Zeitschrift: Revue internationale de théologie = Internationale theologische Zeitschrift = International theological review

Band: 1 (1893)

Heft: 1

Artikel: Discours de M. Bonet-Maury sur Ignace Dœllinger 1799-1890

Autor: Bonet-Maury, M.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-403253

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 01.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

DISCOURS DE M. BONET-MAURY

SUR

IGNACE DŒLLINGER

1799—1890.

M. G. Bonet-Maury, professeur à la Faculté de Théologie protestante de Paris, a prononcé, à la rentrée des cours, le 3 novembre dernier, un discours sur Dœllinger, que nous recommandons vivement à nos lecteurs [1] et dont voici les passages les plus saillants.

M. Bonet-Maury loue d'abord la sincérité, la franchise de Dœllinger; c'était là «le trait dominant de son caractère». Elle se montrait dans tout son extérieur naturel et sans art, dans sa parole réfléchie, sobre et précise, et dans son regard clair et droit. «Quand son âme était froissée par quelque mensonge ou quelque lâcheté,» a dit M. Reinkens, «sa physionomie exprimait le dédain; il avait un sourire amer et décochait quelques paroles brèves et sarcastiques.» Son caractère répondait bien à sa devise: *Melius est ut scandalum oriatur quam ut veritas relinquatur.*

L'orateur divise son discours en deux parties: l'une, dans laquelle il résume la vie et indique les principales œuvres de Dœllinger; l'autre, beaucoup plus intéressante pour nous, dans laquelle il expose l'évolution de sa pensée sur le pouvoir suprême dans l'Eglise, sur l'autorité en matière de foi, sur les rapports de l'Eglise et de l'Etat, et sur l'attitude à prendre envers les protestants.

---

[1] Paris, Fischbacher, 1892, 41 p. in-8°.

Dœllinger fut d'abord ultramontain, mais seulement comme on l'était vers 1830. Tout en défendant les droits et les dogmes de l'Eglise catholique romaine, il pensait qu'il faut tenir compte des besoins de la société et respecter les vérités reconnues par la science. Tout en soutenant le système d'une hiérarchie fortement centralisée et la nécessité du pouvoir temporel, il n'entendait pas que le pouvoir du souverain pontife fût illimité et sans contrôle; il le déclarait, au contraire, soumis aux règles établies par les conciles généraux et aux décrets des papes antérieurs. Sa déclaration au parlement de Francfort en 1848, sur ce point, est formelle.

Puis, en 1857, il fit le voyage de Rome, qui modifia considérablement ses idées. A partir de ce moment, il comprit le rôle néfaste des jésuites, il pressentit la ruine prochaine du pouvoir temporel. «La crise morale provoquée dans l'âme de Dœllinger par ce séjour à Rome nous paraît comparable à celle que Luther avait éprouvée dans cette même cité, trois siècles et demi auparavant. Dès lors, sa critique, jusque là dirigée contre le protestantisme [1], s'attaque avec une âpreté croissante au pouvoir temporel et aux dogmes chers à l'école jésuitique : l'infaillibilité du pape et sa suprématie, même dans l'ordre civil. Le discours prononcé en 1863 «sur le passé et le présent de la Théologie catholique», puis l'ouvrage de *Janus* en 1869 accentuèrent encore sa pensée. «Pour nous,» dit-il dans la préface de ce dernier ouvrage, «l'Eglise catholique ne s'identifie nullement avec le papisme.» Dœllinger ne combattait pas la primauté même de l'Eglise de Rome, mais «la papauté telle qu'elle s'est constituée à partir du neuvième siècle». Finalement Dœllinger réclama la réforme de l'Eglise en commençant par la cour de Rome.

En matière de foi, Dœllinger fut pour la conciliation de la tradition universelle et de l'Ecriture sainte; il admit le libre examen compris dans un sens chrétien et établi directement sur l'esprit et la lettre de l'Evangile; il ne se servait pas de la tradition contre l'Ecriture, ni de l'Ecriture contre la tradition, il les unissait et les conciliait.

---

[1] Voir surtout son ouvrage sur *la Réformation, son développement interne et ses effets, dans les limites de la Confession d'Augsbourg;* Ratisbonne, 1846—1848, 3 vol. in-8°.

Autant en 1848 il inclina vers la séparation de l'Eglise et de l'Etat, autant il comprit plus tard «l'utilité pour l'Eglise de l'appui d'un pouvoir civil, juste, parce qu'il est neutre entre les partis religieux, et légitime, parce qu'il gouverne au nom des lois établies par les représentants de la nation. Son idéal fut celui de l'Eglise gallicane du temps de Bossuet, moins Louis XIV.»

Dans ses premières polémiques contre le protestantisme, Dœllinger se laissa entraîner par l'esprit de parti, il alla jusqu'à l'injustice et «frisa la calomnie», dit M. Bonet-Maury. Mais dès 1861, un revirement s'opéra dans son esprit en un sens conciliant. Dans son livre sur *l'Eglise et les Eglises* (1861), il laissa entrevoir la possibilité d'une réunion de toutes les confessions chrétiennes; en 1863, il déplora la division de l'Allemagne en deux fractions presque égales, «deux moitiés qui au fond du cœur aspirent à une réunion». En 1870, il signala les obstacles élevés contre cette réconciliation par la proclamation de l'infaillibilité papale. A partir de 1872, il se mit résolument à l'œuvre, fit sept conférences à Munich sur la réunion des Eglises, compléta sa pensée aux conférences de Bonn de 1873 à 1875, et montra toujours la séparation comme une chose triste et douloureuse.

M. Bonet-Maury termine sa substantielle étude par la caractéristique et les conclusions suivantes:

«Si nous nous arrêtons maintenant, après avoir fait pour ainsi dire le tour de la vie et de la pensée de Dœllinger, pour considérer l'ensemble de son œuvre et de son caractère, deux choses nous frappent: l'étendue de ses connaissances historiques et théologiques; sa sincérité dans la recherche et son courage dans la profession de la vérité. Son œuvre le place de pair avec les plus grands théologiens de l'Eglise catholique. Parmi ceux qui ont honoré sa mémoire, les uns l'ont comparé à Bossuet, d'autres à Dante. Il y a en effet chez Dœllinger une science du dogme et des Pères, une hauteur de vues historiques et une ampleur de style qui rappellent le premier, et, en même temps, un souci de la chrétienté catholique, une censure impitoyable des excès de la papauté et certaines intuitions prophétiques qui font penser à l'auteur de la Divine Comédie.

Pour ma part, j'établirais plutôt un parallèle entre Dœllinger et Lamennais.

Tous deux, partis du groupe ultramontain, sont arrivés, par une évolution logique de leur pensée, à rompre avec le principe d'autorité infaillible et à préconiser une réforme radicale de l'Eglise catholique; . . tous deux, après avoir été en grande faveur auprès de la cour de Rome, ont été frappés d'excommunication et ont refusé de se soumettre, pour ne pas mentir à leur conscience.

Mais, tandis que Lamennais était un génie essentiellement spéculatif et logique, ne voyant rien de ce qui se passait autour de lui et ne s'inquiétant pas de vérifier la justesse de ses prémisses, Dœllinger est avant tout un historien qui remonte aux origines des institutions, un politique mêlé à toutes les grandes affaires de son pays et de son temps. Lamennais, comme l'a si bien dit son dernier biographe, est «un prophète au verbe éclatant et sonore, passant tout à coup des imprécations les plus terribles, à la plus exquise mansuétude»;[1] Dœllinger, lui, est un écrivain éloquent faisant tout passer au laminoir de sa critique, mais manquant des qualités pratiques de chef de parti. Lamennais aboutit, par sa logique à outrance, à une sorte de théisme socialiste et meurt isolé, au milieu du parti républicain français qui ne comprend pas ses idées religieuses; Dœllinger, au contraire, s'appuyant sur le roc de l'histoire, conserva la foi catholique apostolique et mourut entouré des sympathies de toute l'Europe libérale après avoir posé, sans le vouloir, la première pierre de l'Eglise des Vieux-Catholiques.

Nous avons indiqué en passant les différentes causes qui ont déterminé l'évolution de la pensée de Dœllinger : spectacle des abus de la cour de Rome, dans le passé et dans le présent, étude sincère de l'histoire de la Réformation et surtout sentiment national, de plus en plus ardent, réagissant au nom de l'unité de la patrie contre les ingérences d'un pouvoir politique étranger.

Mais, tout cela ne suffirait pas encore pour expliquer comment cet ancien docteur ultramontain est devenu catholique libéral. Pour pénétrer ce secret, il faut interroger Dœllinger lui-même et voici ce qu'il nous répond : «Si, comme dans toutes les maisons d'éducation des Jésuites, on m'avait inculqué dès

---

[1] SPULLER, *Lamennais*. Paris, 1892, p. 40.

ma jeunesse le principe, qu'il faut être prêt à appeler noir ce qui est blanc, dès que le Pape a prononcé, il m'eût été possible de me soumettre aux décrets de 1870. Mais alors, j'aurais vu et pensé de toute autre façon; tous mes travaux littéraires eussent tendu à ceci: rassembler le plus d'arguments possible en faveur de thèses arrêtées d'avance, et ignorer, ou, s'il n'y avait pas moyen de le faire, tordre et dénaturer les arguments contraires.

«Je suis certes, commes d'autres, un homme sujet à erreur, j'ai dû, au cours de ma longue carrière, renoncer à bien des vérités que je tenais pour assurées... Oui, toute ma vie n'a été et n'est encore qu'une constante revision d'opinions préconçues, et d'idées fausses ou à moitié vraies. Mais, par des recherches sans cesse renouvelées, et par l'exercice incessant des facultés intellectuelles, l'homme parvient dans les grandes questions historiques pour lesquelles on dispose de tous les documents, à une certitude égale à celle des mathématiques.»[1]

Qu'est-ce à dire, Messieurs? Si ce n'est qu'il n'y a plus moyen aujourd'hui d'être catholique à la manière de Gerson, ni même de Bossuet et que, du moment qu'un membre de l'Eglise romaine veut essayer de tempérer l'autorité du Pape par celle du Concile général et de contrôler la tradition par les Ecritures, il est désavoué, puis excommunié par ses supérieurs hiérarchiques.

Mais, la contradiction n'est-elle pas plus profonde encore et n'y a-t-il pas incompatibilité entre le principe même du catholicisme romain et le principe de la science moderne? En effet, dès que le théologien catholique veut rechercher la vérité pour elle-même, sans parti pris, dès qu'il veut étudier la Bible et les institutions de l'Eglise, à la lumière de l'histoire impartiale, il est conduit par la lumière même de la vérité à découvrir les vices d'origine de la Papauté et à reconnaître la raison d'être, que dis-je? la légitimité de la Réformation du XVIe siècle . . .

C'est ce qui est arrivé à Dœllinger; mais la manière dont il a conçu la mission de la théologie et de l'Eglise n'en est que plus intéressante . . .

---

[1] *Cornelius:* Gedächtnissrede auf Ign. von Dœllinger, gehalten in der Akademie der Wissenschaften, den 28. März 1890. — Comp. Lettre de Dœllinger à Mgr. Steichele (1er mars 1887).

Voici ce que Dœllinger pense de la première : « La théologie des deux Confessions a été jusqu'ici éristique et polémique — et Dœllinger pouvait sur ce point faire son *mea culpa ;* — elle s'est appliquée surtout à accentuer les oppositions de doctrine et à élargir le fossé qui les sépare... Or, de toutes parts en Europe se manifeste le désir d'un rapprochement entre les chrétiens dissidents — rapprochement qui serait facilité par les fréquentes relations sociales entre catholiques et protestants. — La mission des théologiens ne sera plus désormais de se livrer à des controverses scolastiques, mais de poursuivre l'union religieuse et de faire ainsi de la théologie, la science de la paix ! »[1] Belles et nobles paroles, que je recommande à vos méditations.

La manière dont Dœllinger a compris la mission de l'Eglise à notre époque n'est pas moins remarquable. L'Eglise, d'après lui, n'est pas une citadelle fermée, avec de hautes murailles et des fossés profonds, creusés tout autour pour la séparer du monde et empêcher les ennemis et même les amis du dehors de pénétrer.

L'Eglise est surtout une grande institutrice : elle doit travailler au relèvement moral de la société, en s'assimilant tous les éléments vrais d'éducation populaire.

Or, n'avons-nous pas, nous autres protestants, beaucoup à apprendre de Dœllinger sur ce point ? N'avons-nous pas trop souvent oublié cette tâche de l'Eglise, pour nous livrer à des controverses sur des points secondaires de théologie ? Quand aurons-nous des bibliothèques populaires, des cercles d'ouvriers, des sociétés coopératives, des Recueils de chants et des choraux populaires — des journaux à bon marché, comme ont su en créer les Vieux-Catholiques allemands ?

L'Eglise est sortie du peuple, les premiers apôtres étaient des hommes du peuple ; elle doit devenir de plus en plus une maison commune par les intérêts spirituels du peuple. Gardons-nous d'en faire une chapelle étroite réservée à l'usage de quelques privilégiés de ce monde et où l'on ne peut entrer qu'en prononçant un certain « *schibboleth* ».

Enfin et surtout, Dœllinger nous a laissé un suprême exemple : c'est qu'il faut savoir sacrifier ce qui est personnel

---

[1] Discours sur la signification des événements de 1870—1871 pour les universités allemandes (23 décembre 1871).

et particulier à ce qui est général; afin de réaliser ce bien suprême: l'union de toutes les confessions chrétiennes, «*l'unité de l'esprit par le lien de la paix*».

Lui-même, en effet, qui avait refusé de faire le sacrifice de sa raison et de sa conscience à l'idole du Vatican, il avait un tel besoin d'union, un tel sentiment de la catholicité du christianisme qu'il était prêt à renoncer à bien des rites et même à bien des formules dogmatiques, afin de procurer la réconciliation de ces grandes Eglises d'Orient avec l'Eglise latine et les confessions protestantes.

Dœllinger, à force de chercher la vérité et de communier avec le Christ des Evangiles, était parvenu sur ces hauteurs sereines de la foi et de la charité chrétienne, «où il n'y a plus ni Juif, ni Grec, ni esclave, ni homme libre», mais où tous les hommes apparaissent comme des fils de Dieu à instruire, à relever et à rapprocher dans une grande fraternité. Et de ces hauteurs, le noble vieillard, qui avait eu le courage de souffrir pour la cause de la vérité, entrevoyait à l'horizon l'aurore d'un jour meilleur et la saluait de ces paroles prophétiques:

«Quiconque croit au Christ, aime sa patrie et les chrétiens de toute confession ne peut se défendre de l'espoir qu'un avenir pas trop éloigné verra se former une Eglise qui, étant l'héritière légitime de l'ancienne Eglise des premiers siècles, offrira assez de place et aura assez d'attrait pour nos frères séparés; une Eglise qui saura concilier la liberté avec l'ordre, la discipline et la moralité, l'unité de foi avec la science et les libres recherches![1]

«N'est-ce pas là, Messieurs, un but digne de solliciter les efforts des théologiens protestants? N'est-ce pas là l'avenir idéal révélé par le fondateur même du Christianisme? — *Fiat unum ovile et unus pastor!*»

---

[1] V. *Cornelius:* Ouvrage cité.